

« (Une scène primitive?) » Tel est l'en-tête, aussi hésitant qu'énigmatique, sous lequel Maurice Blanchot inscrit le mythe de Narcisse, en sa version ovidienne¹. L'évocation d'une « scène primitive » peut surprendre de la part d'un écrivain qui marque d'emblée sa réticence à parler la langue de la psychanalyse, une langue qui, insiste-t-il, ne devrait être parlée que par ceux qui la pratiquent, à savoir ceux pour lesquels elle est un « risque » et un « danger extrême, mise en question quotidienne – sinon elle n'est que le langage commode d'une culture établie »². Pourquoi alors citer une langue que l'on se refuse à parler? De quel risque la psychanalyse témoigne-t-elle dont on ne saurait simplement se passer dès qu'il s'agit de lire Narcisse?

À y bien regarder, il s'agit moins de scène primitive que de l'agonie primitive dont D. W. Winnicott tente de faire entendre la douleur dans un texte auquel Blanchot se réfère sans pour autant en donner le titre : *Fear of Breakdown*³. Agonie « primitive », car agonie d'en-

1. Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Gallimard, 1980, p. 191.

2. *Ibid.*, p. 110.

3. Donald Woods Winnicott, *Psycho-Analytic Explorations*, Clare



Enfances Narcisse

fant, et d'un enfant qui, pour n'être pas encore constitué en ego, ne peut connaître l'agonie qu'il subit néanmoins, et qui en est d'autant plus intolérable :

L'enfant, encore privé de moi, subit des états bouleversants (les agonies primitives) qu'il ne peut connaître puisqu'il n'existe pas encore, qui se produisent donc sans avoir lieu, ce qui conduit plus tard l'adulte, dans un souvenir sans souvenir, par son moi fissuré, à les attendre soit pour les désirer, soit pour les redouter¹.

De Winnicott, Blanchot retient l'étrangeté d'un événement qui a lieu sans avoir vraiment lieu puisque le « je » n'était pas présent (et ne pouvait pas être présent) à ce qui lui arrivait. L'agonie primitive a lieu dans un « passé sans présent » de n'avoir jamais été vécu au présent. Ce « passé immémorial » reste et ne peut que rester radicalement étranger à toute mémoire. On ne se souvient pas d'une agonie d'enfance. On ne peut que la supposer, « supposition fictive » car elle se réfère à un événement qui, faute d'avoir été « présent » à la conscience, ne peut se constituer en passé et s'insérer ainsi dans la chronologie des dates. L'agonie primitive est une préhistoire qui n'appartient pas à l'histoire du sujet, non-appartenance que souligne la parenthèse dans laquelle Blanchot l'inscrit : « (Une scène primitive?) ».

Hors de la chronologie linéaire des dates qui rythme

Winnicott, Ray Sheperd, Madeleine Davis (eds), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1989, p. 81-87.

1. M. Blanchot, *L'Écriture du désastre*, *op. cit.*, p. 109.





Enfances Narcisse

les événements et leur donne leur certitude, l'agonie d'enfance est bien une parenthèse qui ne s'intègre pas à la chronologie de la phrase historique. Elle est une supposition, et non un fait. Non qu'elle ne soit pas arrivée (ce serait trop simple), mais elle arrive comme ce qui ne saurait arriver dans une histoire, marquée de ce point d'interrogation qui confirme que, du point de vue de la conscience historique, elle ne sera jamais un fait établi, mais une lancinante question qui ne se laisse pas oublier : Est-ce arrivé? Que s'est-il passé? Comment le savoir puisque « je » n'étais pas là? Puisque « je » ne pouvais pas être présent à ce qui « m' » arrivait? Ce point d'interrogation est la marque même de cet événement qu'est le traumatisme d'une agonie d'enfance¹.

Par vocation thérapeutique, la psychanalyse lèverait le point d'interrogation. Elle accorderait à l'agonie primitive une certitude qu'elle n'a pas quand elle en fait un événement individuel et localisable dans l'histoire du sujet, dans sa « première enfance », comme le suggère, par exemple, Winnicott dans le texte que Blanchot évoque. C'est, selon Blanchot, créer une « fiction » qui

1. Voir la lecture que donne Jean-François Lyotard du cas d'Emma que Freud rapporte. J.-F. Lyotard, « Emma », *Misère de la philosophie*, Galilée, 2000, p. 55-95. Dans *Heidegger et les Juifs* (Galilée, 1988), Lyotard écrit à propos de la fuite d'Emma : « J'achète du linge dans le magasin, l'angoisse me brise, je fuis, il ne s'était rien passé pourtant. [...] Et c'est cette fuite, le sentiment qui l'accompagne, qui apprend à la conscience qu'il y a quelque chose, sans qu'elle puisse savoir *ce que* c'est. Avertie du *quod*, mais pas du *quid*. C'est l'essence de l'événement, qu'il y a "avant" ce qu'il y a. » (P. 35.)





Enfances Narcisse

ne préserve pas l'incertitude radicale de l'agonie primitive. La fiction thérapeutique donne le statut d'un souvenir dont le sujet peut « maintenant » se rappeler à cet événement que je dois supposer, mais dont je ne peux précisément jamais simplement me souvenir. Elle convertit en présent ce qui est un « passé sans présent ».

On peut contester cette version de la vocation thérapeutique, protester, par exemple, qu'une analyse ne consiste pas nécessairement à effacer le point d'interrogation de l'événement traumatique, mais à prendre le risque de l'explorer. Tel n'est pas mon propos. Ne m'intéresse ici que le geste d'un écrivain qui insiste sur la fonction de témoignage que le texte littéraire, et le mythe en particulier, peut revendiquer, au moins autant que la psychanalyse, en matière de traumatisme. Blanchot oppose, en effet, à la fiction thérapeutique qui donne à l'agonie primitive le statut d'un souvenir, la fiction littéraire qui se souviendrait, elle, que l'agonie primitive est une fiction, c'est-à-dire non un mensonge, mais une irréductible supposition qu'aucune histoire ne peut valider ou invalider. Au regard de la vérité historique, l'agonie qui n'arrête pas de se passer hors histoire a lieu sans jamais avoir vraiment lieu. La littérature se souviendrait également que la scène primitive qui « échappe à la figuration » ne saurait être représentée ou racontée. Le mythe, en particulier, se donne pour tâche d'indiquer cette scène hors figuration : « [les mythes grecs] font signe sans signifier¹... » Le mythe est cet

1. M. Blanchot, *L'Écriture du désastre*, *op. cit.*, p. 194.





Enfances Narcisse

index, ce doigt tendu vers une scène qui ne se laisse pas inscrire.

Quelle agonie d'enfance hors narration le mythe de Narcisse signale-t-il, sans pouvoir l'écrire? Quelle souffrance d'enfance indique-t-il, sans parvenir à la dire?

« Narcisse n'a jamais commencé de vivre¹ », déclare Blanchot, non sans provocation. Il n'est pas encore né, du moins en tant que « moi » puisque, à seize ans, il n'a toujours pas vu le reflet de son visage dans un miroir. Il est parvenu à éviter – on ne sait trop comment – de se donner un moi en passant par l'épreuve de l'autoréflexion qui seule lui permettrait de gagner une conscience de soi, mais qui, Tirésias l'a annoncé à sa mère, signerait en ce qui le concerne sa mort. Étrange « je » donc que ce proto-sujet qui existe avant que l'ego ne soit apparu. Tel est le statut de Narcisse au début du récit ovidien : un je sans moi et en attente de naissance.

Bien malgré lui, Narcisse va naître à un moi. Le récit ovidien est le récit d'une naissance que scelle la phrase que Narcisse prononce devant le reflet que lui renvoie la fontaine : « *Iste ego sum* », « cet enfant, c'est moi »². Cette naissance est porteuse de mort. À peine s'est-il reconnu dans le reflet que lui renvoie la fontaine qu'il doit reconnaître l'impossibilité de s'unir avec lui-même. Il la reconnaît et il en meurt.

1. *Ibid.*, p. 193.

2. Ovide, *Les Métamorphoses*, t. I, texte établi et traduit par Georges Lafaye, Les Belles Lettres, 1980, p. 84, v. 463. Toutes les références qui suivent entre parenthèses renvoient à cet ouvrage.





Enfances Narcisse

Naissance puis mort. La chronologie narrative rassure qui sépare la naissance de la mort comme s'il s'agissait de deux moments distincts. Les pages qui suivent contestent la fiction de cette chronologie et la sûreté de cette séparation. Pour l'enfant qu'est Narcisse, naissance et mort ne se succèdent pas. Elles coïncident et se nouent inextricablement l'une à l'autre. Il naît à la mort. À son insu.

Agonie « primitive » puisqu'elle fait fonction d'origine.
Agonie fabuleuse puisqu'elle est hors histoire.

Agonie à laquelle le « moi » ne saurait être présent puisqu'il en naît.

Le « moi » est un mort-né, Ovide en témoigne. Et ceci sur deux modes. On peut en effet naître à soi par la vue ou par l'oreille. Je peux « me » voir. Je peux également « m' » entendre parler. La version ovidienne du mythe de Narcisse cumule les deux registres, mais pour les déjouer tous deux. Que ce soit par l'oreille ou par la vue, la naissance du moi coïncide avec sa mortification et, plus précisément, avec cette mortification (humiliation et meurtre tout à la fois) qu'est pour le moi l'autre qui d'origine l'envahit et le constitue. Pourquoi témoigner de cette mortification, de ce traumatisme fondateur du « moi » ? Est-ce par goût du savoir ? C'est, on le verra, que l'on n'écrit qu'au risque de la mortification narcissique.

